



32

coulisses

Un combat pour la liberté

Dans la bande dessinée « Les Filles du Kurdistan », la journaliste Mylène Sauloy raconte l'histoire des femmes qui se battent contre Daech et le patriarcat.

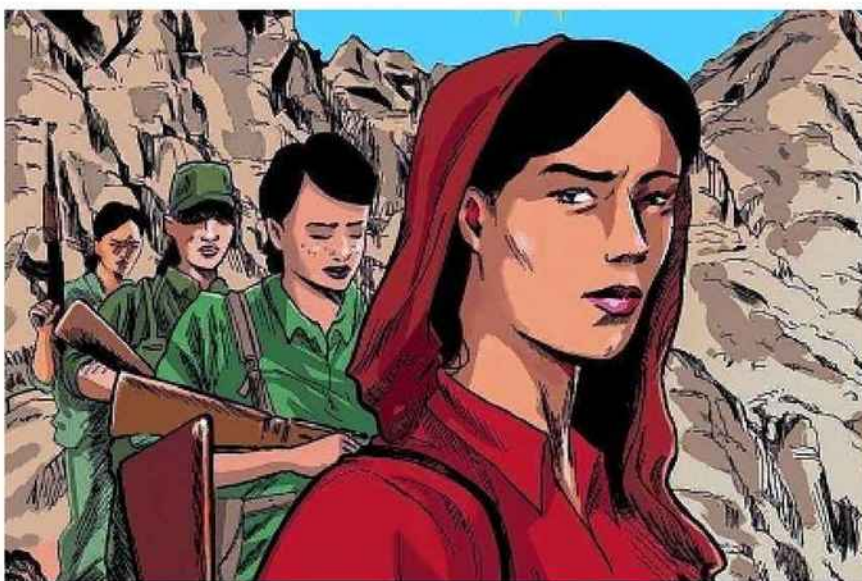
Dans les chemins des montagnes du Kurdistan, vaste territoire situé à cheval entre l'Irak, l'Irak, la Turquie et la Syrie, des femmes armées de kalachnikov patrouillent. Dans le Rojava, cette région autonome de l'est de la Syrie qu'elles ont arraché au chaos, elles poursuivent leur résistance face à Daech. Ces femmes, ce sont les Kurdes des Unités de défense féminines (YPJ) qui ont combattu pour libérer la ville symbole de Kobané en 2015. Si elles s'inscrivent dans une longue lignée de résistance du peuple kurde, elles portent également un projet de société nouvelle, faite d'égalité entre hommes et femmes et respectueuse de l'environnement.

« Les droits s'acquièrent dans la lutte »

Suivant ces femmes depuis le début des années 2000, la journaliste et documentariste Mylène Sauloy signe *Les Filles du Kurdistan* (1), une bande dessinée illustrée par l'auteur Clément Baloup et publiée aux éditions Steinkis en août. Elle livre un témoignage fulgurant sur ces femmes qui luttent, armes à la main, contre l'oppression.

Pourquoi vous êtes-vous intéressée au Kurdistan ?

« J'ai habité plus de vingt ans en Amérique Latine et j'ai fait des documentaires sur les guérillas et les mouvements de résistance dans la région. J'avais ça dans l'ADN, de m'intéresser à des utopies, à des mouvements politico-militaires. Je m'étais retrouvée chez les Kurdes parce que je faisais une série de films sur les musiques de résistance dans le monde. Chez les peuples opprimés, la musique porte l'histoire. J'avais été très frappée par la présence des femmes et de leur grande gueule. Ce n'était pas du décor. Dans les mouvements de résistance, on voit souvent des hommes. Je me suis intéressée au PKK (Parti des travailleurs du Kurdistan) et j'avais au début l'image d'un



La bande dessinée raconte le combat des femmes kurdes contre les forces de Daech.

(Illustration Steinkis)

mouvement très sectaire. Au contraire, il y avait eu un travail énorme sur la culture, la musique. J'y étais allée avant l'intervention militaire en Irak, dans le Kurdistan irakien. Et je suis tombée sur ce mouvement des femmes libres par hasard. »

Que représentait ce mouvement pour vous ?

« Au début, j'étais très sceptique. J'ai été féministe très jeune, mais je n'ai jamais été excluante. J'ai toujours pensé qu'il fallait mener les batailles tous ensemble. Et puis, petit à petit, j'ai compris qu'on n'était pas dans les mêmes sociétés. C'est beaucoup plus complexe pour les femmes là-bas de s'en sortir et de reconquérir leur dignité. Les droits s'acquièrent et se stabilisent dans la lutte. Elles ont énormément de choses à nous apprendre. »

Comment quoi ?

« Pour ces femmes, la domination des hommes sur les femmes est le premier maillon de l'exploitation. Pour elles, si on ne fait pas sauter ce maillon, on ne fera pas sauter les autres. J'aime aussi beaucoup leur manière d'envisager l'écologie comme un système d'harmonie entre l'homme, la femme et la nature.

On est dans une époque où on sépare les luttes alors qu'il faut revenir à une réflexion globale. Ces femmes partent de leur histoire personnelle, une oppression, pour arriver à une société qui est très inspirante pour nous. Par exemple, elles passent par des systèmes de parité immédiats : il y a toujours un homme et une femme qui dirigent. »

Est-ce que ce projet a fonctionné ?

« Elles sont parvenues à consolider beaucoup de choses. Les hommes ont changé leur regard sur elles. Je pense que le fait qu'elles se soient montrées compétentes au combat a beaucoup changé la donne. Ça a forcé l'admiration des hommes. Maintenant il y a des femmes âgées qui font la police de quartier. Il y a eu beaucoup de résistances mais elles ont marqué des points énormes. Là où c'est compliqué, c'est que l'Europe et les États-Unis les ont lâchées. Plus personne ne les soutient. »

Comment vous êtes-vous intégrée à ce mouvement ?

« Avant la bataille de Kobané, j'avais fait deux films sur la musique qui rendaient hommage à leur lutte. J'avais aussi fait un

film sur les Kurdes d'Irak. Après la bataille de Kobané, il y a eu un tel engouement que j'y suis allée. Je voulais prendre un peu plus de hauteur, expliquer pourquoi ces femmes se retrouvaient en première ligne contre Daech. Donc ça leur convenait qu'on parle d'elles. Pas comme de jolies nanas avec des kalachnikovs, mais comme d'un projet de société. Et j'avais l'avantage d'avoir commencé à y aller il y a longtemps, en 2003. »

Vous dites que ce sujet n'intéressait pas les chaînes de télévision au début. Est-ce que cela a changé ?

« Au début elles ne voulaient pas de film là-dessus. Le féminisme était considéré comme "has been". Et brusquement c'est revenu dans l'air du temps. Le mouvement MeToo a changé la donne. Et puis c'était très fantasmagorique de voir des femmes en armes devant Daech. Ça a provoqué un engouement énorme. Ça marche comme ça la télé. »

Propos recueillis
par Guillaume Sergent

(1) « Les Filles du Kurdistan », Mylène Sauloy et Clément Baloup, éditions Steinkis, 2021.